

Bailly, Antoine et Béguin, Hubert (1995) *Introduction à la géographie humaine*. Paris, Masson, 6e édition, 203 p. (ISBN 2-200-01393-0)

Laurent Deshaies

Volume 40, Number 111, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/022591ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/022591ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Deshaies, L. (1996). Review of [Bailly, Antoine et Béguin, Hubert (1995) *Introduction à la géographie humaine*. Paris, Masson, 6e édition, 203 p. (ISBN 2-200-01393-0)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 40(111), 450–453.
<https://doi.org/10.7202/022591ar>

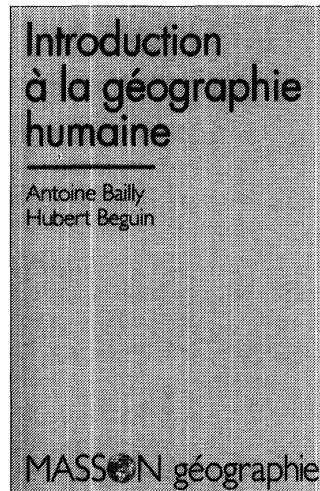
I accept the concern of recent scholarship to peel off the layers of reality to reveal other previously hidden verities. But I have three caveats about it; first, that postmodernism's prose can be unimaginatively repetitive in the use of its talismanic slogans — epistemic, subaltern, discourse, sites, constructed, to mention only the most offending. Secondly, I object to its sheer wordiness; look at Benita Parry's (p. 37) sixty-two word criticism of Spivak's definition of native women as silent and subaltern, because, she argues (in my words now), research should show that they have played many roles as healers, ascetics, artists and singers in their cultures. And, finally, there is still the rather smug assumption that, as Marshall Berman engagingly put it, none of this existed until discovered, by postmodernism, last week. But, 'deconstruction' does reach back further than last week — to Aldous Huxley and his *The Devils of Loudun*, Oscar Lewis's *La Vida*, or the splendid array of E.P. Thompson's historical studies; and all these written in highly readable, luminous prose.

Two closing comments: first, that readers such as this are like food tasting; while your taste buds are piqued by many of the dishes offered, at the end, your stomach may be full but not satisfied. Better to eat (or read) fully one or two samples. And finally, one of my students thinks that the cover is as inspiring as that of a computer software manual; I'm inclined to agree.

Warwick Armstrong
Department of Geography
McGill University

BAILLY, Antoine et BEGUIN, Hubert (1996) *Introduction à la géographie humaine*. Paris, Masson, 6^e édition, 203 p. (ISBN 2-200-01393-0)

L'ouvrage de Bailly et de Beguin en est à sa sixième édition. N'est-ce pas là un signe de la valeur didactique de cette introduction à la géographie humaine? Ce succès, quant à nous, est largement mérité. Parmi les qualités de l'ouvrage, retenons en particulier la clarté et la logique de l'exposé, le nombre et la précision des concepts géographiques présentés, la mise en valeur, la description et la critique des diverses visions de la géographie. Comparé à la première édition parue en 1982, le contenu, dans son ensemble, n'a pas subi de transformations majeures à l'exception de l'ajout d'un dixième chapitre sur l'environnement, les risques naturels et les risques de sociétés. De plus, la bibliographie a été mise à jour et certaines introductions et conclusions ont été étoffées.



Puisque le livre de Bailly et Beguin a déjà fait, au fil de ses cinq rééditions, l'objet de plusieurs comptes rendus, nous avons préféré, pour les fins du présent commentaire, une approche plus personnelle. En effet, la rédaction du compte rendu d'un ouvrage connu, apprécié et réédité plusieurs fois, nous oblige à un certain effort d'innovation. C'est là l'objectif que nous avons poursuivi en commençant par une analyse du nouveau et dernier chapitre de l'ouvrage.

L'ajout d'un dixième chapitre sur «l'environnement, risques naturels, risques de sociétés» est une excellente idée mais soulève la question de la place de la nature dans le discours géographique. En effet, le risque naturel, et non technologique, concerne la relation homme-milieu, problème qui, à prime abord, traverse ce que les auteurs appellent «la fausse opposition géographie humaine - géographie physique» (p. 177). À n'en pas douter, le risque est un sujet de géographie humaine ou mieux de géographie tout court, car il se rapporte en premier lieu à l'homme qui doit le subir. En effet, il n'y a pas de risque naturel sur une planète vide d'homme ou d'être vivant et conscient de son existence. À moins d'accepter l'autonomie d'une certaine géographie physique qui reste à définir, l'analyse du processus naturel ayant produit un risque naturel relève des sciences naturelles. Et la géographie tout court doit se limiter aux relations homme-milieu, du moins si elle désire vraiment conserver sa crédibilité par la cohérence de son discours. Malheureusement, cette position n'est pas affirmée dans le livre de Bailly et Beguin. Si ces derniers évoquent la question de «la fausse opposition géographie humaine - géographie physique», c'est en fait pour évacuer le débat en la matière. Car en réalité, cette opposition n'existe pas. Il n'y a qu'un problème d'articulation, déjà bien identifié et toujours non résolu, qui porte atteinte à la rigueur scientifique de la géographie. Cela dit, nous croyons cependant utile que, dans son analyse des relations homme-milieu, la discipline soit amenée à considérer le risque naturel et que «la géographie du risque, en se consacrant aux images du risque, à sa valorisation sociale, à ses dynamiques et à ses conséquences, l'étudie de façon globale à la fois dans sa représentation et dans sa gestion territoriale» (p. 178).

Au-delà de cette question ponctuelle, nous nous interrogeons, plus globalement, sur l'économie générale du livre. À ce propos, notre première remarque concerne la division de l'ouvrage en deux parties. La première porte sur l'épistémologie de la géographie et la seconde, dans laquelle s'insère le dernier chapitre, présente des études de cas. La distinction entre les deux parties apparaît moins tranchée que ne le pensent probablement les auteurs, puisqu'il y a autant d'épistémologie dans la seconde que dans la première. Par exemple, dans la seconde partie, la section sur la vision classique des paysages ruraux (pp. 96-100) rend compte des travaux traditionnels de la géographie, mais ne décrit pas en détail le processus d'une recherche «classique» en la matière. En d'autres mots, cette partie traite de l'ensemble de la littérature sur le sujet des paysages ruraux en général plutôt que d'étudier le cas d'un paysage rural particulier. Les auteurs procèdent de la même façon pour les autres thèmes (villes et régions, réseaux urbains, localisation industrielle, structure interne de la ville, risques naturels et de sociétés) et selon les quatre visions de la géographie (classique, néo-positiviste, radicale et comportementale). Ainsi, selon nous, pour chacune des vingt possibilités (quatre visions et cinq thèmes), ils présentent moins une étude de cas qu'une étude globale, très intéressante par ailleurs, de plusieurs cas. La deuxième partie vient donc

renforcer le contenu de la première partie, et particulièrement des chapitres 1, 2 et 3.

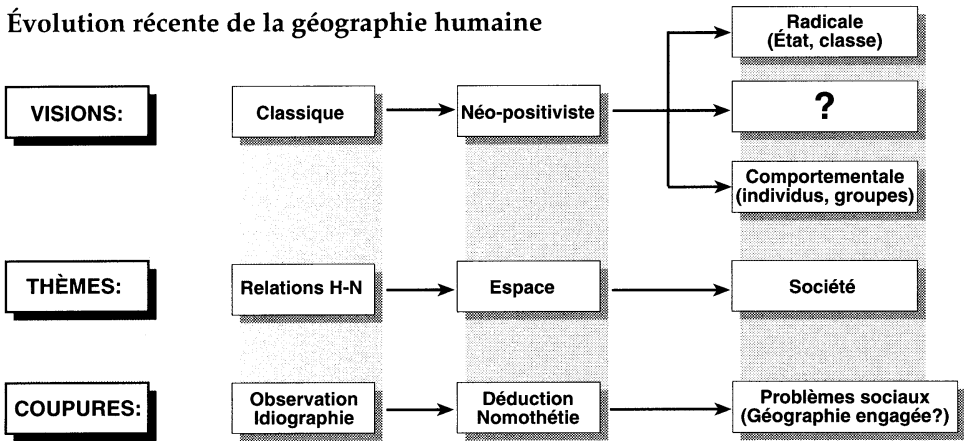
À cette première remarque s'en ajoute une seconde sur l'intérêt de présenter un si grand nombre de possibilités, comme si le chercheur devait faire, au point de départ de sa recherche, un choix rationnel entre l'une des quatre «voies», «approches», «démarches», «problématiques» ou «visions» de la géographie, pour reprendre les termes des auteurs. Le chercheur doit-il faire un tel choix? S'il aborde un problème ou une problématique, il doit formuler un certain nombre d'hypothèses s'appuyant sur une théorie déjà connue ou améliorée par le chercheur lui-même, ou la plupart du temps sur un modèle (représentation de la théorie). Or pour la construction de modèles qui supportent les hypothèses, le chercheur, finalement, accorde peu d'importance à la vision géographique des auteurs qu'ils consultent, du moment que leurs travaux servent à élaborer et à bonifier les modèles. Que ces travaux s'inspirent de la vision classique, néo-positiviste, radicale ou comportementale, le chercheur retient avant tout ce qui lui est utile pour la création de son modèle, et peu lui importe l'affiliation épistémologique de la source consultée. Ainsi, on peut dire que l'unité de la démarche scientifique est indifférente aux quatre visions de la géographie, car l'effort de cohérence doit s'articuler en fonction de la question ou de la problématique de la recherche. Or, le paragraphe suivant semble confirmer l'opinion des auteurs en faveur d'un choix:

En aucun cas, ne voudrions-nous indiquer, si elle existe (!), la bonne voie. Il nous paraît plus important de présenter de façon synthétique la manière dont les problématiques s'inscrivent dans la perspective disciplinaire, posent des questions à la réalité, apportent des réponses. Nulle problématique, nulle démarche, ne sera privilégiée, toutes seront analysées successivement, leurs avantages présentés, mais aussi les critiques qui leur sont faites systématiquement données. Au lecteur d'effectuer son choix personnel en fonction de son idéologie, de ses objectifs scientifiques et sociaux (p. 94).

Ce paragraphe soulève par ailleurs d'autres problèmes. Si les chercheurs laissent au lecteur le choix d'une vision, pourquoi ont-ils décidé de présenter des cas pour les quatre visions de la géographie? Est-ce par préoccupation didactique ou pour ménager la susceptibilité des géographes? Nous croyons malgré tout qu'il faut faire état de l'évolution positive de la géographie depuis une trentaine d'années et établir un ordre dans ces diverses visions en postulant que les dernières absorbent les premières. La figure qui suit vise à refléter un ordre possible des diverses visions de la géographie décrites dans l'ouvrage de Bailly et Beguin, en tenant compte de l'évolution récente de la discipline. Il est à noter que, dans cette figure, nous avons logé la vision radicale et la vision comportementale dans un même moment épistémologique, point de vue que les auteurs semblent partager même s'ils sont peu explicites sur les raisons d'un tel regroupement, sinon pour mentionner que ces deux visions acceptent «la distinction entre sciences de la nature et sciences de l'homme, et la conception de la géographie comme science nomothétique» (p. 27). Pour notre part, il ne fait pas de doute que les deux dernières visions sont complémentaires et ne nient pas l'apport des deux premières. De plus, elles ont l'avantage de mettre l'accent sur la société, source du projet disciplinaire. Nous avons aussi pris le parti d'ajouter quelques termes qui indiquent les coupures épistémologiques. Par ailleurs, les auteurs, selon nous, n'ont pas fait assez d'efforts pour relier les visions radicale et comportementale: les mots entre parenthèses

visent à établir cette relation. Il nous apparaît, à cet égard, que les deux dernières visions s'articulent autour des thèmes *société, État* et *individu*. C'est pourquoi nous ne pensons pas que l'objet de la géographie puisse être «l'étude de l'organisation de l'espace et des pratiques qui en résultent» (p. 36); la géographie, comme toutes les autres sciences sociales, étudie désormais la société et l'individu en privilégiant, il est vrai, la dimension spatiale et territoriale. Pourtant, sans être totalement absents de l'ouvrage, l'individu et la société ne nous semblent pas suffisamment mis en valeur comparativement à la dimension spatiale. À titre d'exemple, l'exposé sur la localisation industrielle aurait dû davantage tenir compte de la formation et de l'expérience des entrepreneurs pour cerner les raisons de localisation des entreprises.

Évolution récente de la géographie humaine



En conclusion, nous conseillons la lecture de cet ouvrage de grande qualité pédagogique, mais qui aurait eu avantage à souligner avec plus de force, du moins en conclusion, que l'objet de la géographie est d'abord la société, que les méthodes et outils du géographe sont appropriés pour la comprendre à travers son inscription spatiale, ses représentations et sa pratique du territoire, et qu'enfin l'accent sur la société peut facilement intégrer l'apport des approches classique et néo-positiviste.

Laurent Deshaies
 Département des sciences humaines
 Université du Québec à Trois-Rivières